

BUREAU DU JOURNAL
BOUBAIX 1
33, Grande-Rue, 93
TOUROUING 2
Rue Desurmont, 13

LE SOCIALISME A L'ETRANGER

ABONNEMENTS
Monsieur et Département Lillois
Trois mois 4 50
Six mois 8 50
Un an 16 00

DE ROUBAIX - TOUROUING

L'EGALITE

publie tous les jours, indépendamment
des articles sur études de la rédaction
permanente, un article politique ou économique
de ses collaborateurs :

le nécessaire, des phénomènes qui se
déroulent sous nos yeux.

Nous assistons à une concentration,
chaque jour croissant, des forces de
production. Nous voyons l'usage des
moyens de travail, par suite de la
complexité par eux acquis, échapper
au propriétaire et exiger la coopération
d'une collectivité de travailleurs.

et parasites, peuvent redouter l'œuvre
de justice que se propose d'accomplir
le Parti ouvrier, le jour où le pouvoir
politique sera entre ses mains.

Et tous les travailleurs agricoles —
journaliers, paysans-proprétaires,
mâteurs, petits fermiers — doivent
nous aider à préparer et à hâter cette
révolution qui ne sera que l'expropriation
des expropriateurs de l'humanité
des champs comme de l'humanité
des villes.

Alexandre ZÉVAËS.

CONSECRATION NECESSAIRE

On donne chaque année à la promotion de St-Cyr
qui quitte l'École pour le régiment, un nom rappelant
un événement militaire glorieux ou héroïque.
C'est ainsi que la promotion de 1866 s'appelle
promotion de Sébastopol; celle de 1870, promotion de
Solférino, etc.

Un Ministère du Travail en Belgique

Comme on le verra plus loin, dans notre
Courrier de Belgique, on vient de créer,
chez nos voisins, un Ministère du Travail.
Depuis longtemps, cette institution,
d'une nécessité indiscutable, est vainement
reclamée en France par les ouvriers
et par tous ceux qui s'intéressent à la
situation des travailleurs.

BASLY ET LAMENDIN

chez le ministre des Travaux
publiques.
(De notre correspondant particulier.)
A la suite du dépôt sur le Bureau de la
Chambre des députés, de la demande d'interpellation
de nos amis Basly et Lamendin, le Ministre des Travaux-Publics
est allé appeler samedi à 5 heures en son cabinet,
pour connaître les motifs de ladite
interpellation.

Les deux députés de Lens et de Béthune
finissent de discuter, depuis
longtemps déjà, les statuts des nouvelles
caisses de secours, qui sont soumis à son
homologation et qui étaient à la veille de
l'application de la loi. Il était temps d'avoir
les règlements pour l'organisation des
services médicaux et pharmaceutiques.

Il est fait remarquer également au
ministre les abus des compagnies dans le
mode de votation, ainsi que les classes
défectueuses et préjudiciables aux travailleurs,
que celles-ci veulent insérer dans
les statuts. Ils ont insisté pour que toutes
les élections aient lieu dans les mairies et
non aux fossés.

Il est démontré en outre la nécessité de
faire adopter de suite le projet de M. Lacombe,
député, assimilant les délégués-mineurs
et leurs suppléants, aux caisses de
secours et retraites, afin que ceux-ci
deviennent éligibles dans les conseils
d'administrations des dites caisses, et qu'il
y ait enfin des administrateurs indépendants,
de façon à mettre un frein aux abus
des patrons qui, déjà avant l'application
de la loi, paient des salaires de femme aux
élus du syndicat.

Nos amis ont aussi insisté pour qu'il
n'y ait qu'une seule caisse de secours, et
un seul Conseil d'administration de Caisse
par Compagnie, car le but des compagnies
houlrières n'est pas de faire des caisses
et de conseils d'administration qui y aura
depuis en extraction, est d'empêcher les
ouvriers de trouver des candidats indépendants
et d'obtenir avec leurs valets la majorité
dans toutes les futures décisions.

Le Ministre a remercié nos amis de
l'avoir renseigné sur toutes ces choses
si intéressantes qu'il ignorait sans doute
et a promis d'employer toute son activité
à l'éclaircissement et à l'homologation des
statuts. Seulement, il est bon de faire
remarque à la Chambre et au pays, les agissements
des patrons de la mine, nos amis
nous ont maintenu leur demande d'interpellation.
Elle viendra sous peu.

LE SOCIALISME A L'ETRANGER

Lettre de Belgique

Le Parti ouvrier belge. — Origines. — L'Internationale. — Les
tactiques. — Tactique nouvelle. — But et moyen.

La petite Belgique fait parler d'elle depuis
quelques temps. Les élections du mois d'octobre dernier
ont surtout attiré l'attention sur elle. Pour
la première fois que le peuple a été
appelé à voter, et encore dans un régime
de suffrage universel froissé, émasqué, il
a réuni 350,000 suffrages et fait élire 29
députés socialistes sur 152.

Ce résultat a dépassé les espérances des
plus optimistes. Toutes les propositions
gardées, les forces socialistes belges
semblent dépasser celles de nos frères les
socialistes allemands.

Quel est le secret de cette force? Quel
est l'organisation ouvrière et le socialisme
de ce pays? Quelle est la tactique employée,
les moyens de propagande mis en
œuvre pour que l'on ait réussi, en aussi
peu de temps, à posséder cette puissance?

Si les lecteurs du *Revue du Nord* et de
*l'Égalité* veulent bien nous le permettre,
voilà ce que nous voudrions bien faire connaître
en une série de lettres.

Nous voudrions faire l'histoire du
mouvement socialiste en Belgique et montrer
comment elle est née, comment elle a grandi,
comment elle a été organisée, comment elle
a été appliquée, comment elle a été pratiquée.

Si on examine froidement les faits, on
est étonné de voir que les mouvements populaires,
on doit reconnaître que l'on a souvent
perdu du temps et fait des efforts inutiles
par suite de préjugés funestes et d'erreurs
de tactiques.

Il est fait remarquer également au
ministre les abus des compagnies dans le
mode de votation, ainsi que les classes
défectueuses et préjudiciables aux travailleurs,
que celles-ci veulent insérer dans
les statuts. Ils ont insisté pour que toutes
les élections aient lieu dans les mairies et
non aux fossés.

Il est démontré en outre la nécessité de
faire adopter de suite le projet de M. Lacombe,
député, assimilant les délégués-mineurs
et leurs suppléants, aux caisses de
secours et retraites, afin que ceux-ci
deviennent éligibles dans les conseils
d'administrations des dites caisses, et qu'il
y ait enfin des administrateurs indépendants,
de façon à mettre un frein aux abus
des patrons qui, déjà avant l'application
de la loi, paient des salaires de femme aux
élus du syndicat.

Nos amis ont aussi insisté pour qu'il
n'y ait qu'une seule caisse de secours, et
un seul Conseil d'administration de Caisse
par Compagnie, car le but des compagnies
houlrières n'est pas de faire des caisses
et de conseils d'administration qui y aura
depuis en extraction, est d'empêcher les
ouvriers de trouver des candidats indépendants
et d'obtenir avec leurs valets la majorité
dans toutes les futures décisions.

elle pas mis la main sur cet homme?
— Parce qu'elle l'a perdu hier ou
avant-hier au coin de la rue Coq-Héron.

— Quand je vous disais que votre
père était une sottise?
— Oui, mais d'un moment à l'autre
elle peut le trouver.

— Oui, dit Noirtier en regardant
insouciantement autour de lui, oui, si
cet homme n'est pas averti, mais il
l'est; et, ajouta-t-il en souriant, il va
changer de visage et de costume.

Les groupes autonomes, libres d'agir à
leur guise. Dans ces conditions, une
action continue contre l'ennemi devenait
possible au moins possible et la désagrégation
continua de plus belle.

L'autonomie est la maladie-mère de
l'anarchisme ou plutôt donne naissance à
l'anarchisme.

Le but du socialisme est évidemment
d'affranchir l'homme du joug capitaliste,
de développer la personnalité humaine, de
respecter l'autonomie des groupes et des
individus en ce qu'ils ont de compatible
avec l'intérêt général.

Il est certain aussi que la forme politique
actuelle, que l'organisation de l'Etat
sous ces choses passagères, changeantes et
domination de la main de la classe
capitaliste.

Les autonomistes et anarchistes de l'Internationale
en ont conclu qu'il fallait combattre
la centralisation des efforts. Ils pensèrent
aussi que l'émancipation économique
des travailleurs était la chose essentielle,
l'action politique était mauvaise et par
suite qu'elle faisait perdre du temps
devant être déconseillée.

Leur tort a été de confondre le but à
atteindre avec les moyens à employer pour
l'atteindre.

Cette faute de tactique d'une part et
la réaction qui suivit la Commune par suite
des colonnades atroces dont on accabla les
les militants, eurent pour conséquence
de dilapider le mouvement socialiste en
Belgique.

Les syndicats ouvriers à Bruxelles, Gand,
Liège, Anvers et ailleurs se séparèrent de
l'Internationale. D'un autre côté, les sections
de la grande association s'éteignirent peu
à peu ou tombèrent entre les mains de quelques
anarchistes qui allèrent jusqu'à exclure
César DePaepe de la Section bruxelloise.

C'est alors que Vanbeveren, De Witte et
Auseel, à Gand; Philippe Conen, à Anvers
et autres serviteurs à Bruxelles, aidés de
quelques dévoués, essayèrent de
reconstituer des groupes, de réunir les
syndicats et cercles d'études sociales en
une fédération adoptant le programme
socialiste comme loi et action politique, la
conquête des pouvoirs publics comme
moyen.

Ce travail de réorganisation, cette lutte
contre la tendance anarchiste furent longs
et pénibles.

C'est par une campagne en faveur de la
régénération du travail des femmes et
des enfants à réclamer de la législation
qui était le mouvement de réorganisation.
On arriva à intéresser les syndicats ouvriers
à cette propagande; on en créa de
nouveau et bientôt on fit admettre la
nécessité pour les travailleurs de s'organiser
en parti politique distinct des autres
partis et de réclamer la révision de la
constitution et la proclamation du suffrage
universel.

La classe ouvrière s'organisa donc en
parti politique socialiste. Les deux partis
bourgeois, libéral et chrétien ne se préoccupèrent
pas d'embrigader les ouvriers,
ceux-ci n'étant pas électeurs et les associations
politiques bourgeoises n'admirent
dans leur sein que les électeurs constitués.

Une des raisons de la force du parti
socialiste belge, c'est qu'en ce moment où le
suffrage universel a été décrété, il y avait
un parti ouvrier constitué, qu'il a pu faire
appel aux travailleurs et les mettre en
contact contre les deux partis bourgeois.

Le mouvement en faveur de la régénération
du travail des femmes et des enfants
n'aboutit point, mais il démonta aux ouvriers
la nécessité qu'il y a pour eux, s'ils
veulent que les pouvoirs publics s'occupent
de leurs intérêts, de posséder le bulletin
de vote et surtout de constituer un parti
distinct des autres.

En 1870, se constituèrent enfin le parti
socialiste belge qui comptait dans son sein
des associations et des groupes des principales
villes et centres industriels de la
Belgique.

La propagande continua. On avait une
presse socialiste représentée par deux
journaux hebdomadaires flamands à Gand
et à Anvers, et la *Voie de l'Ouvrier*, également
hebdomadaire à Bruxelles.

De 1878 à 1885 la propagande fut menée
avec ardeur. Il y eut bien des résistances
encore, bien des difficultés devaient être
vaincues, mais enfin le parti socialiste
existait; il avait des journaux, des syndicats,
des groupes de propagande; il organisait
de nombreux meetings et conférences
dans toutes les parties du pays.

En 1890, le 10 août le jour même où la
Belgique officielle fêtait en un grand cortège
le cinquantième anniversaire de l'indépendance
nationale les socialistes belges se réunirent à Bruxelles pour manifester,
au nombre de dix mille, en faveur du
suffrage universel.

Dans ma prochaine lettre je ferai
connaître au lecteur comment s'est constituée
le parti ouvrier actuel, quelle est son
organisation, les forces dont il dispose,
etc.

Louis BERTRAND
Représentant du Peuple.

LA QUESTION DU JOUR

La semaine sanglante
Hier la démocratie parisienne a honoré
ses morts. Devant les tombes de
Blanc, de Bolesluz, d'Eudes, de
Vallès au Mur des Fédérés, des milliers
d'hommes ont défilé.

Les survivants de la Commune, les
militants des organisations ouvrières,
nous ceux qui jadis ont lutté et souffert;
puls les « nouvelles couches »,
les jeunes, tous ceux qui demandent
lutteront et souffriront, ont participé au
salut du souvenir sur les tombeaux des
fusillés de la semaine de mai.

Ainsi, chaque année, depuis vingt-quatre
ans déjà, le prolétariat parisien va
saluer ses morts et démontre que
si, depuis lors, le Parti socialiste a
beaucoup appris, il n'a, du moins rien
oublié!

Le Gouvernement, lui, s'est montré
tel qu'il est, sans déguisements et
sans fard: provocateur et bête. Il y
avait là-bas, au Père-Lachaise, des
nuées de policiers, de gardes républicains,
des bataillons d'infanterie, fusil
au bras, pour recevoir d'ennemi,
vous dire les porteurs de couronnes.
Nous savions déjà — par expérience —
que les classes dirigeantes sont d'une
bravoure à toute épreuve, sur ces
champs de bataille-là!

Dans l'enceinte inviolable du cimetière,
les mouchards ont piétiné les
tombes. Aux lieux de Paris, aux membres
du Conseil municipal et du
Parlement, il fut interdit de stationner
et de prendre la parole.

Ils ont défilé silencieusement, déposant
sur les tombes des Fédérés les
couronnes, les bouquets et les fleurs.
Cela dura jusqu'à cinq heures du soir.
Nous aussi, nous saluons avec un
profond respect, ceux qui tombèrent
sous les balles versaillaises, ceux qui
furent les victimes et les héros des
grandes luttes émancipatrices.

Puis, nous reprenons la tâche que
nous ont léguée, et nous allons tout
droit avec, au cœur, l'indomptable
espérance!

MAX ALBERT.

FEUILLETON NUMERO 28

LE COMPTE de Monte-Cristo

PAR

Alexandre DUMAS

— Mais, mon père, prenez garde,
cette revanche sera terrible quand
nous la prendrons.

— Je ne vous comprends pas,
— Vous comptez sur le retour de
l'usurpateur?

— Je l'avoue,
— Vous vous trompez, mon père,
il ne fera pas dix heures dans l'intérieur
de la France sans être pourchassé,
traqué, pris comme une bête féroce.

— Mon cher ami, l'empereur est en
ce moment sur la route de Grenoble,
le dix ou le douze à Lyon, et le
vingt ou le vingt-cinq à Paris.

— Les populations vont se soulever.
— Pour aller au-devant de lui.

— Eh! mon Dieu, la chose est toute
simple: vous autres, qui tenez le pouvoir,
vous n'avez que les moyens que
donne l'argent; nous autres, qui l'attendons,
nous avons ceux que donne le
dévouement.

— Le dévouement? dit Villefort en
riant.

— Oui, le dévouement; c'est ainsi
qu'on appelle en termes honnêtes l'ambition
qui espère.

Et le père de Villefort étendit la
main vers le cordon de la sonnette
pour appeler le domestique que n'appelaient
pas ses fils.

Villefort lui arrêta le bras.

— Attendez, mon père, dit le jeune
homme, encore un mot.

— Dites.

— Si mal faite que soit la police
royaliste, elle sait cependant une
chose terrible.

— Laquelle?

— C'est la signalement de l'homme
le matin du jour où a disparu le
général Quésnel sans être présent chez
lui.

— Ah, elle sait cela, cette bonne
police! et ce signalement, quel est-il?

— Teint brun, cheveux, favoris et
yeux noirs, redingote bleu-vert boutonnée
jusqu'au menton, rosette d'officier de
la Légion d'honneur à la boutonnière,
chapeau à larges bords et canne de
joug.

— Ah! ah! elle sait cela? dit Noirtier,
et pourquoi donc en ce cas n'a-t-

elle pas mis la main sur cet homme?

— Parce qu'elle l'a perdu hier ou
avant-hier au coin de la rue Coq-Héron.

— Quand je vous disais que votre
père était une sottise?

— Oui, mais d'un moment à l'autre
elle peut le trouver.

— Oui, dit Noirtier en regardant
insouciantement autour de lui, oui, si
cet homme n'est pas averti, mais il
l'est; et, ajouta-t-il en souriant, il va
changer de visage et de costume.

A ces mots il se leva, mit bas sa
redingote et sa cravate, alla vers une
table sur laquelle étaient préparées
toutes les pièces du nécessaire de toilette
de son fils, prit un rasoir, se
savonna le visage, et d'une main parfaite-
ment ferme abattit ces favoris com-
promettants qui donnaient à la police
un document si précieux.

Villefort le regardait faire avec une
terreur qui n'était pas exempte d'admiration.

Ses favoris coupés, Noirtier donna
un autre tour à ses cheveux; prit, au
lieu de sa cravate noire, une cravate
de couleur qui se présentait à la surface
d'une malle ouverte; endossa, au
lieu de sa redingote bleue et bouton-
née de forme évasée; essaya devant la
glace le chapeau à bords retroussés
du jeune homme, parut satisfait de
la manière dont il lui allait, et laissant
la canne dans le coin de la cheminée
où il l'avait posée, il fit siffler dans sa
main nerveuse une petite badine de

bambou avec laquelle l'élegant substitua
donnait à sa démarche la désuol-
tude qui en était une des principales
qualités.

— Eh bien! dit-il, se retournant vers
son fils stupéfait, lorsque cette espèce
de changement à vue fut opéré; eh
bien! crois-tu que la police me recon-
naîsse maintenant?

— Non, mon père, balbutia Villefort,
je l'espère du moins.

— Maintenant, mon cher Gérard,
continua Noirtier, je me rapporte à ta
prudence pour faire disparaître tous
les objets que je laisse à ta garde.

— Oh! soyez tranquille, mon père,
dit Villefort.

— Oui; oui! et maintenant je crois
que tu as raison, et que tu pourrais
bien, en effet, m'avoir sauvé la vie;
mais, sois tranquille, je te rendrai cela
prochainement.

Villefort hochait la tête.

— Tu n'es pas convaincu?

sur l'opinion des villes, sur l'esprit de
l'armée; celui que vous appelez à Paris
l'ogre de Corse qui s'appelle encore
l'usurpateur à Nevers, s'appelle déjà
Bonaparte à Lyon, et l'empereur à
Grenoble. Vous le croyez traqué, pour-
suivi, en fuite; il marche, rapide comme
l'aigle qu'il rapporte. Les soldats,
que vous croyez mourants de faim,
écraasés de fatigue, prêts à désertir,
s'augmentent comme les atomes de
netze autour de la boule qui se précipite.

Sire, partez; abandonnez la
France à son véritable maître, à celui
qui ne l'a pas achetée, mais conquise;
partez, sire, non pas que vous couriez
quelque danger, votre adversaire est
assez fort pour faire grâce, mais parce
qu'il serait humiliant pour un petit-fils
de Saint-Louis de devoir la vie à
l'homme d'Arcole, de Marengo et
d'Austerlitz.

— Dis-lui cela, Gérard; ou plutôt,
ne lui dis rien; dissimule ton voyage;
ne le vante pas de ce que tu es venu
faire et de ce que tu es fait à Paris;

prends le poste; si tu as brûlé le
chemin pour venir, devors l'espace
pour retourner; rentre à Marseille de
nuit; pénètre chez toi par une porte de
arrière, et là, reste bien doué, bien
furtif, bien secret, bien inoffensif,
surfoute, car cette fois, je te le jure,
nous agirons en gens vigoureux et qui
connaissent leurs ennemis.

— Enfin, que dois-je dire au roi?

— Dis-lui ceci: « Sire, on vous trompe
sur les dispositions de la France,

— Dis-lui ceci: « Sire, on vous trompe
sur les dispositions de la France,

— Dis-lui ceci: « Sire, on vous trompe
sur les dispositions de la France,